

Fabrice n'avait point oublié qu'une armoire, ou plutôt un placard dont il connaissait le secret, était pratiqué dans une des murailles du cabinet de Frantz Rittner.

Il supposait, et non sans raison, que le médecin des folles au moment de son brusque départ n'avait pas songé à faire connaître à son successeur l'existence de cette armoire mystérieuse, ni à faire disparaître les terribles préparations qu'elle contenait.

Le jeune homme se dirigea vers le panneau dont une peinture du genre galant, cher au dix-huitième siècle, recouvrait une partie.

Il décrocha le tableau.

Rien n'indiquait qu'il se trouvât en présence d'une cavité, tant les jointures se dissimulaient dans la boiserie.

Il appuya sur un point rond presque imperceptible.

Un léger craquement se fit entendre.

L'armoire s'ouvrit.

Tout s'y trouvait en ordre comme le jour où nous avons vu Frantz Rittner tirer du placard le puissant réactif nécessaire à René Jancelyn pour ses travaux de faussaire émérite.

Les bocaux et les fioles, soigneusement étiquetés, s'alignaient sur les tablettes.

Fabrice n'était point un ignorant.

Sans avoir étudié d'une façon spéciale la *toxicologie*, il connaissait les appellations scientifiques des poisons qui tuent le plus sûrement et le plus vite, et ne laissent pas de traces appréciables pour des yeux sans défiance.

Il parcourut du regard les noms inscrits sur les fioles de la première rangée.

Un petit flacon de verre bleu, bouché à l'émeri, attira particulièrement son attention.

L'étiquette portait ces deux mots : *Datura stramonium*.

—Voilà mon affaire, pensa Fabrice. Je ne puis rien trouver de mieux que ce poison végétal subtil entre tous. Frantz Rittner était un habile homme et je suis son élève...

Il prit le flacon bleu, le glissa dans sa poche, referma l'armoire, et remit en place le tableau qui la dissimulait à tous les regards.

—Maintenant, poursuivit-il en allant de nouveau coller son oreille contre la porte du cabinet de travail, afin de s'assurer que personne ne s'approchait, il faut pouvoir entrer ici la nuit, tout à mon aise, sans donner l'éveil, et je vais faire en sorte que ce soit possible et facile...

Fabrice monta sur un meuble adossé à la muraille et chercha le fil de laiton qui mettait la porte du boulevard Montmorency en communication avec la sonnerie électrique du cabinet.

Il le trouva, mais coupe par le milieu.

—Ah ! ah ! murmura-t-il avec un sourire, j'avais tort de m'inquiéter !... Rittner, ne voulant pas qu'on surprit ses secrets, même après son départ, a pris de sages précautions... Rien à craindre, les chemins sont ouverts... J'ai mes clefs à Neuilly... Aucune serrure n'est changée... Je puis venir céans quand bon me semblera... Maintenant il faut jouer la comédie jusqu'au bout... Ecrivons... ou plutôt faisons semblant d'écrire...

Ayant ainsi monologué, Fabrice s'assit au bureau.

Il prit trois ou quatre feuilles de papier blanc qu'il glissa dans autant d'enveloppes sur lesquelles il traça des noms et des adresses de pure fantaisie.

Cette besogne faite, il descendit au jardin où il trouva mademoiselle Baltus et le jeune médecin.

—Vous avez achevé votre courrier ? demanda Georges.

—Oui, docteur ; et, puisque votre bienveillance autorise mes indiscrétions, je vous demanderai de vouloir bien faire jeter ces lettres à la boîte la plus proche.

Un des serviteurs de la maison de santé passait.

Georges lui donna l'ordre de courir à la poste.

Fabrice témoigna le désir de voir madame Delarivière.

—Allons chez elle, répondit le docteur.

En gravissant l'escalier qui conduisait à l'appartement de

la pauvre folle, le neveu du banquier comptait les marches et gravait dans sa mémoire la disposition des portes.

Comme la veille, une carafe de tisane à moitié pleine se trouvait à la disposition de Jeanne.

—Laissez-vous de la lumière la nuit dans cette chambre ? demanda Fabrice.

—Jamais ! répliqua vivement le docteur. Ce serait une impardonnable imprudence ! Madame Delarivière, inconsciente de ses actes, pourrait incendier le logis...

—Vous avez complètement raison... j'ai parlé sans réfléchir et ma question était absurde... Les nuits de Jeanne sont-elles bonnes ?

—Oui ou non... Elle dort, mais d'un sommeil léger, facilement interrompu... Le moindre bruit la frappe et la réveille. Cela tient à l'extrême sensibilité de son système nerveux que surexcite encore le traitement dont je vous ai parlé.

Madame Delarivière n'accordait aucune attention à la présence des trois visiteurs. Sa tête reposait sur l'oreiller. Ses paupières s'abaissaient sur ses yeux.

—Elle s'assoupit... dit Paula.

—Laissons-la dormir... fit Georges.

La jeune fille et les deux hommes quittèrent la chambre.

Le dîner était servi.

On se mit à table, mais le repas ne se prolongea guère.

A neuf heures et demi Fabrice, sous prétexte d'un commencement de migraine, prit congé de Paula et de Georges en leur disant :

—A demain.

Trois quarts d'heure plus tard il rentrait à la villa de Neuilly-Saint-James où Laurent, surpris de ne l'avoir pas vu le matin, et se rappelant ses tentatives de la veille suivies d'un insuccès complet, l'attendait l'oreille basse.

Claude Marteau, lui aussi, guettait le retour de Fabrice.

Lorsqu'il entendit retentir le coup de cloche impérieux annonçant l'arrivée du maître, il se glissa dans les massifs, traversa les pelouses et grimpa sur le marronnier qui lui servait d'observatoire.

A peine était-il blotti depuis une minute au milieu des feuillages que les fenêtres de l'appartement de Fabrice s'éclairèrent.

Laurent, un bougeoir à la main, venait d'ouvrir la porte et s'effaçait pour laisser entrer le jeune homme.

Claude jouait de bonheur...

La soirée étant chaude, l'intendant-valet de chambre avait entrebâillé les croisées pour donner de l'air.

Non seulement l'ex-matelot pouvait voir, mais, comme l'avant-veille, il pourrait entendre.

—Que se passe-t-il donc, maître Laurent ? demanda Fabrice. Vous dormez ce matin d'un si lourd sommeil que j'ai dû renoncer à vous éveiller, et vous avez ce soir une figure de l'autre monde ! Votre mine n'est point celle d'un triomphateur, je vous en prévient...

Laurent n'essaya même pas de se défendre en plaidant sa cause, tant cette cause lui semblait insoutenable.

Il prit sa physionomie la plus humble, la plus désolée ; il se fit aussi petit que possible, et il murmura :

—Si j'avais la mine d'un triomphateur, monsieur, ma mine serait bien trompeuse...

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que si monsieur me retire ses bonnes grâces, si même il me met à la porte, il ne fera que me rendre justice... Je suis un imbécile, une buse, un crétin, un conscrit...

—A quel propos ce débordement d'épithètes désobligeantes ?

—J'avais promis à monsieur monts et merveilles, et je me suis laissé rouler comme un nigaud...

—Ah ! s'écria Fabrice dont les sourcils se contractèrent. Vous avez échoué avec le matelot ?

—C'est-à-dire, monsieur que je me suis perdu corps et biens, ainsi que dirait Claude dans son langage de marin... Ce paroissien-là, monsieur, est plus malin dans son petit doigt que